



LE CIRCUI^{*}T DES É^{*}TOILES^{*}

1906

LE CIRCUIT DES ÉTOILES



Héliog Dujardin.

F. DE LA TOMBELLE

LE CIRCUIT DES ÉTOILES

Mesdames et Messieurs, recevez nos hommages !...
En vous disant « Bonjour » d'abord, pour commencer,
Nous suivrions mieux les usages,
Mais il faut bien les transgresser
Lorsque, tout bas, je vous entends sourire,
Trouvant qu'en cette salle, où pas un feu ne luit,
Le vrai compliment à vous dire
N'est « bonjour » ni « bonsoir » mais plutôt — bonne nuit !...

Tout d'abord nous avons projeté ce spectacle
Pour la distraction d'un Club Périgourdin
Qui, d'après ses Statuts, n'admet dans son cénacle
Aucun élément féminin ;
Mais il n'est pas de règle en tout point inflexible,
La tourner est toujours possible ;
C'est ce que fit le Président,
Lorsque, pour vous avoir, brisant le protocole,
D'un geste indépendant
Il fit un coup d'Etat !... Mesdames, c'est Fayolle !

C'est ainsi qu'accourus dans ce théâtre noir,
 Vous assistez, ce soir,
 Au spectacle inédit qui figure au programme ;
 Très bizarre amalgame
 De musique, de vers, de peinture et de drame.
 Inédit, l'est-il bien ?
 Certes, nous l'espérons, mais nous n'en savons rien ;
 Et nous prions votre indulgence
 De nous être acquise, en faveur,
 Sinon de la science,
 Du moins, du bon vouloir de l'un et l'autre auteur.

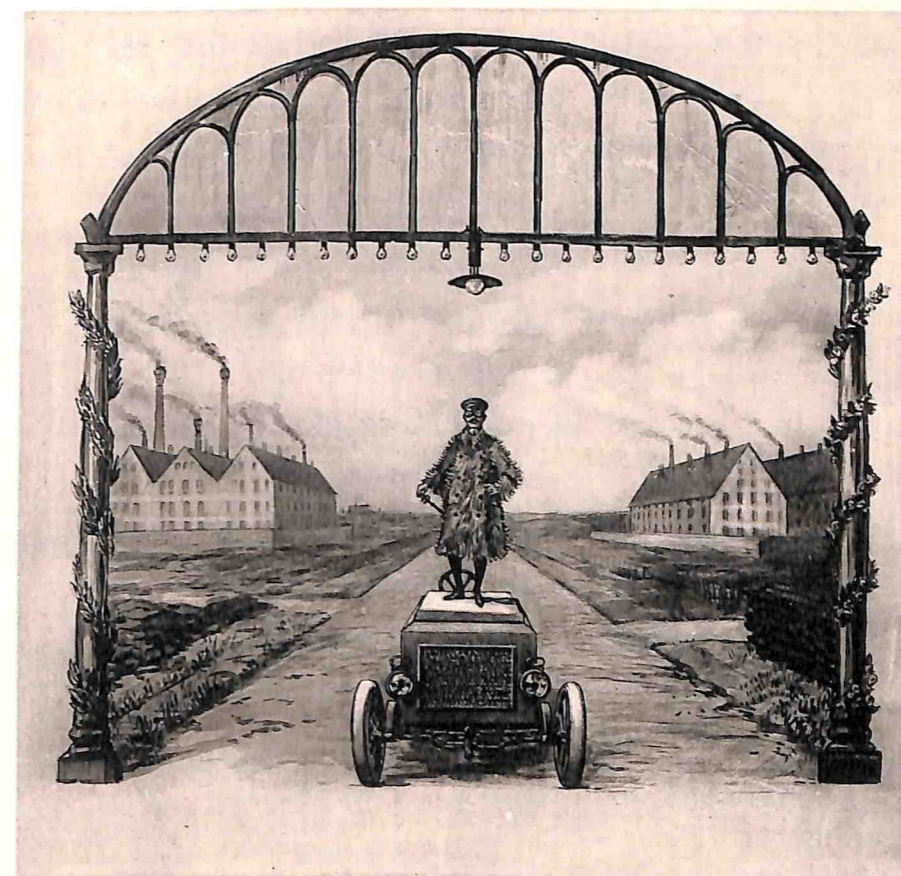
C'est donc tout un récit de choses merveilleuses,
 Sur ce voile éclairé par de fortes veilleuses,
 Que nous vous présentons céans,
 Comme si nous voulions amuser des enfants,

*Avec un conte de féerie,
 Ou de la fantasmagorie !
 Enfants ! l'est-on jamais trop tard ?
 Et n'est-on pas heureux de trouver quelque part,
 Au fond du cœur, un recoin pour le rêve ?*

N'est-il pas doux de savourer
 Même une heure trop brève
 Où l'on puisse se libérer
 Des soucis du moment, et de la politique,
 En regardant la lanterne magique !
 Nous avons fait de notre mieux
 Pour plaire à votre esprit et réjouir vos yeux ;
 Suivez-nous donc sur la route choisie
 Au gré de notre fantaisie,
 Et, ne ménageant pas, généreux spectateurs,
 Vos applaudissements à leur œuvre éphémère,
 Donnez ce pourboire aux auteurs
 En vous laissant bercer au vol de leur chimère !



Il était, une fois, un chauffeur valeureux
Dont l'allure intrépide,
Et, même en des endroits réputés dangereux,
Aussi bruyante que rapide,
Saisissait de respect tous ses concitoyens
En écrasant leurs chiens !
Mais il n'en goûtait plus les primitives joies ;
Il désirait l'espace et les chemins nouveaux
Au lieu de fréquenter toujours les mêmes voies,
Et toujours revenir par les mêmes coteaux
Sur sa huit cents chevaux !
C'est qu'elle était superbe sa machine !
Elle avait vingt pistons, cinq chaînes, huit cardans !
Sans crainte il aurait pu même attaquer la Chine
Sur ce châssis, en bois armé, jusques aux dents !
On y voyait des jeux de pompes
Comme à l'étal d'un chaudronnier ;
Des pavillons géants de trompes
A faire croire au jugement dernier ;



Il était une fois un Chauffeur valeureux

Dix vitesses, dont trois pour la marche en arrière,
Un moteur par-devant, un autre par derrière !
Treize mètres d'empattement,
Poids : six mille kilos, le reste en supplément ;
J'oubliais un détail, le réservoir d'essence
Dont les flancs contenaient de quoi rouler des mois
Sans surveillance.

Enfin, pour satisfaire aux lois,
Ce qui prouvait un citoyen paisible,
Un gigantesque numéro
A deux cents pas était visible :
« Zéro » !

Mais l'histoire prétend qu'il était amovible !

Donc, un beau jour, sur cet engin,
Garni de résistants bandages Michelin,
Ou autres, car, je le proclame,
Ce récit n'est point fait pour servir de réclame,
Notre héros,
Sentant la fièvre qui le gagne,
Partit boire l'obstacle à travers la campagne
Seul avec ses huit cents chevaux,
Sans personne qui l'accompagne.

Laissons-le traversant des ponts, des carrefours,
Avec désinvolture,
Puis, ayant atteint les faubourgs,
Lançant un peu plus sa voiture ;
Et, pendant qu'il franchit les portes de l'octroi,
Frôlant un peu, très peu, l'employé de la loi
Qu'il fait rouler, d'une embardée,
A trente pas le long de la chaussée,
Allons plus loin sur le chemin...

Voyez ce tranquille village,
Faisant un peu penser aux tableaux du Poussin.
C'est de la paix rurale une touchante image ;
Vaches, brebis, poulets, porcs, pintades ou jars,
Tout cela forme une même famille,
Avec femmes grondant leurs mômes en guenille
Pour avoir perdu les canards !
Si l'on jouait, en plus, quelques airs de musique,
Ce serait un décor pour l'Opéra-Comique !
Hélas ! comme jadis aux murs de Jéricho
Résonne au loin le menaçant écho
D'une trompe cruelle,
Et, vruutt !... on ne voit plus épars dans la ruelle



Et, vruut !... on ne voit plus épars dans la ruelle
Que des lambeaux sanglants et des membres affreux
Que des pneus dévorants se disputent entre eux.

Que des lambeaux sanglants et des membres affreux
Que des pneus dévorants se disputent entre eux !
Pourtant, ô vous, âmes compatissantes,
Ne gémissiez pas trop sur ces morts innocentes !
Le travail éternel, incessant et fécond,
Qui transforme l'espèce et qui toujours l'épure,
C'est la mort et la vie, en qui tout se confond...
C'est d'après ce principe, en suivant la nature,
Que l'automobilisme aide à l'agriculture !

Après avoir culbuté trois mulets,
Brisé plusieurs poteaux, bornes ou parapets,
Il atteint enfin la plaine interminable
Où, comme un ruban blanc,
Courant sur une table,
La route, en ligne droite, à l'infini s'étend.
Alors, quelle vitesse !
Et quel record !
Sans effort !
C'était une caresse

Et non plus un contact,
 Un effleurement de la jante,
 Que la voiture avait, doucement oscillante,
 Avec le macadam intact
 De la route poudreuse !
 On l'eût pu, sans mentir, qualifier d'ombreuse,
 Car, à défaut d'une maison,
 Un arbre se dressait, partageant l'horizon.

Arbre unique
 Qui s'explique
 Quand l'auditeur saura
 Qu'au milieu de ce Sahara,
 Sans cesse prévoyante
 Et toujours vigilante,
 L'avait laissé pousser l'Administration
 Pour garder les passants d'une insolation !

Mais toute plaine,
 N'importe où qu'elle mène,
 Arrive un moment à sa fin ;

Et le chemin,
 Présentant tout d'abord quelques rampes timides,
 Décrivit des lacets, des sinuosités,
 Traversa des vallons humides,
 Puis des pays plus tourmentés,
 S'engouffrant dans le creux de gorges menaçantes,
 Pour attaquer enfin les périlleuses pentes
 Aux tournants plus rétifs que ceux de Rochefort ;
 Pour les vaincre, il fallait un cœur de roche, fort !

Après vint la forêt géante, impénétrable,
 Où le plus faible égarement,
 La moindre erreur de maniement
 Pouvait devenir redoutable.
 Sous l'opaque rideau formé par les sapins
 Mugissaient des torrents, s'entr'ouvraient des ravins ;
 Mais notre chauffeur n'en a cure
 Et s'élançe, intrépide, en cette gorge obscure
 Sur des chemins en casse-cou !
 Il traverse des fondrières
 Sans prendre souci des ornières,
 En allant comme un fou !

Virant, butant, sautant, déracinant les souches,
Raclé par les ronces farouches,
Il fait de la rapidité !
Aucun obstacle ne l'arrête !
Il se grise de liberté
Comme un poète,
Ne craignant pas le trouble fête
Qu'on appelle un agent,
L'agent qui verbalise, au vol, et toujours grogne
Afin de gagner son argent,
Dont on a toujours peur de voir surgir la trogne
A chaque carrefour, dans le Bois de Boulogne !

Sur ce tableau
Le peintre a voulu faire une gorge maussade,
Un pays privé d'eau,
Un site désolé, lamentable, malade,
Des rocs déserts, menaçants et hargneux,
Des arbres rabougris, pelés, jaunis, teigneux ;
Il a fort bien rendu l'inclémente nature

Qui rend ce sinistre vallon
Impropre à la culture,
Aux fleurs, aux salsifis, à la rose, au melon !
Mais ce qu'il n'a pu peindre
C'est le lourd sentiment d'un implacable ennui
Qui, tant que de ces lieux on ne s'est pas enfui,
Ne tarde pas à vous étreindre.
C'est aussi déprimant qu'un jour à Ribérac !
C'est Périgueux les jours de pluie !
C'est une existence à Sarlac...
A moins qu'on ne s'y désennuie
Au tribunal,
Où la magistrature a de l'automobile
Un dégoût peu banal,
Et rend, de temps en temps, pour apaiser sa bile,
Un jugement bizarre autant qu'impartial
Qu'à Bordeaux, moins infirme,
Jamais on ne confirme !

Puis, ce furent les hauts plateaux
Où, malgré les huit cents chevaux,

Atteindre une certaine cîme
 Etait, pour ainsi dire, une passe d'escrime !
 Il fallait éviter d'énormes rocs tremblants
 Qui dominaient la crête,
 Pour arriver au faite
 A la façon des cerfs-volants !
 Tout en haut, sur la pointe extrême,
 Tâchez d'apercevoir,
 Dessiné comme un apothème,
 Un poteau noir.
 Ce n'est pas un fragment de quelque cénotaphe,
 Pas plus qu'un ancien télégraphe,
 Cette perche isolée est un indicateur
 Qui pourrait être utile à pareille hauteur
 Si la françoise,
 Et toujours peu courtoise
 Administration,
 Celle que, paraît-il, l'Europe nous envie,
 Depuis le Portugal jusqu'en Scandinavie,
 Ne le laissait pas veuf de toute inscription !

Après commença la descente,
 Devenant un abîme, un précipice, un puits,
 A la déclivité de plus en plus croissante,
 Le plus monstrueux des circuits.
 Et la voiture déchainée,
 Quoique par ses sabots rageusement freinée,
 Dévale et dégringole à travers le chaos,
 Faisant résonner les échos
 Sur trente-trois pour cent, en moyenne, de pente ;
 Que n'offre-t-on ce taux, comme exemple, à la rente !

Mais ce n'était que le début !
 En un certain moment la route disparut ;
 Et, juste à cet endroit, ô suprême ironie,
 Grâce aux soins vigilants d'une Société,
 Pleine d'activité,
 Une plaque en tôle vernie
 Se détachant sur le ciel bleu,
 A la cîme d'un pieu,
 Disait : « Attention ! descente très rapide ».

Si rapide, en effet, qu'elle allait dans le vide !

« Ma foi, c'est du nouveau,
Dit notre voyageur ; si j'y laisse ma peau,
Qu'importe ! » Et le voilà pressant sur la pédale
Sans voir à quinze pas la chute verticale
Qui, béante, l'attend.
Il roule, il tombe, il tourbillonne,
Le trouvant tout d'abord plus drôle qu'irritant,
Mais, à la fin, fort monotone,
Lorsqu'il reçoit soudain un formidable choc ;
Dans l'eau sa voiture a fait : floc !
Où suis-je ? où choisis-je ? où cours-je ?
Serait-ce le torrent qui coule à Padirac ?
Vais-je flotter comme une courge
Ou me noyer au fond d'un lac ?
Pour sortir de cette citerne,
A moi les souvenirs de Monsieur Jules Verne !
Si le moteur n'a rien,
Ce n'est qu'une vulgaire panne,
Tout va bien ;
Je saurai m'en tirer, n'étant pas un profane !
A l'œuvre donc ! — Comment fit-il

Pour vaincre un aussi grand péril ?
Nous l'ignorons. Mais cette histoire
N'en est pas moins pour ça
Véridique et notoire ;
Et le temps qu'il passa
A remonter du fond de cette cataracte
Nous permet d'annoncer un quart d'heure d'entr'acte.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



Si vous voyez bien ce tableau,
C'est la mer ; et dessus, la voiture qui flotte.
Que d'eau, que d'eau, trop d'eau,
Doit se dire, en voguant, notre nouveau pilote ;
Car il parvint à bout
De remettre debout
Par un prodige d'industrie,
Son châssis en morceaux et sa carrosserie !
Comme un maître calfat
Il á bouché les trous, réparé les blessures,
Et dressé, moyennant de fortes ligatures,
Un espèce de mât
Sur lequel, pour faire une voile,
Il s'est servi d'un peu de tout,
Quelques mouchoirs noués, quelques lambeaux de toile,
Et son manteau de caoutchouc.
Maintenant il navigue
Sans fatigue,
Conduisant son esquif branlant

Comme un pilote nonchalant.
Il se fie à la brise
Qui doucement le favorise ;
Et, bercé par la vague au tangage onduleux,
Il laisse aller sa goëlette
Tandis qu'autour de lui, quelque blanche mouette
Rase l'écume des flots bleus !

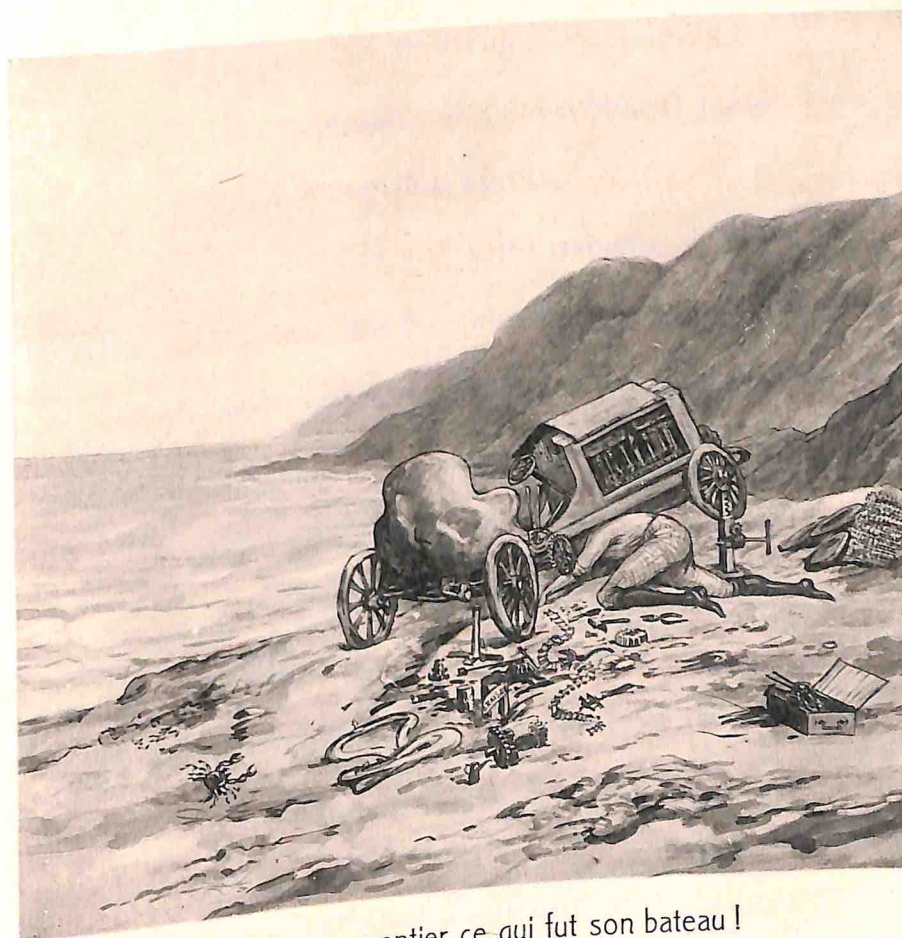
Mais Amphitrite est infidèle
A celui qui, naïf, se fie à son baiser ;
La mégère en fureur brusquement se révèle,
Déchaînant l'ouragan qui va tout écraser !
Et le fracas de la tempête
Est, pour elle, un amusement ;
Un concert, un refrain de fête,
Accompagnant les cris de son ancien amant !
C'est la foudre brisante
Qui, jaillissante,
Perce l'obscurité ;
C'est l'inferral cyclone

Sur lequel trône
Un Neptune irrité !

Et voici l'arc-en-ciel qui, dans le haut de l'air,
Jette sa courbe vaporeuse
Et se penche pour prendre un baiser à la mer
Qui le donne, amoureuse.

.....
.....

Après l'avoir suivi sur la terre et sur l'eau,
Nous le voyons sur grève
Où, maintenant, sans trêve,
Il démonte en entier ce qui fut son bateau !
Il lui faut de la patience,
Privé de forge et d'instruments,
Pour rajuster, avec aisance,
Châssis, moteur et roulements.
S'il avait seulement un bidon de pétrole,
Tout irait bien ;



Il démonte en entier ce qui fut son bateau !

Mais tout de même il s'en console
Puisque d'en posséder n'existe aucun moyen.

C'est un travail fort peu commode ;
Il martelle, il polit, refait des coussinets ;
Il tourne, serre, ajuste, il déclavète, il rode
Et forge des rivets.

Puis, pour finir, à l'improviste,
Sans pelle, avec ses doigts, par un puissant effort,
Il se creuse une fosse, à l'instar d'un Trappiste
Qui travaille à la sienne, en attendant la mort...
Que cet exemple d'énergie

Vous fasse méditer
Et vous invite à respecter
Ce martyr inconnu de la métallurgie !

Après avoir tant bien que mal
Réparé sa voiture,
Il l'essaya, se disant, au total,

Qu'il s'était bien tiré d'une telle aventure.

Mais après tout ce brouhaha,

Tous ces cahots, toutes ces pannes,

Il sent du jeu dans les organes ;

La voiture se traîne et va cahin-caha !

Si je pouvais trouver un bon garage,

Se disait-il,

Certes, j'arriverais, par un moyen subtil,

A réparer tout ce dommage

Qui m'enrage !

Mais où ? Comment ?

Dans ce pays désert, sur cette grève nue,

Où pas un monument

Ne paraît à ma vue !

A peine avait-il dit ces mots

Qu'il aperçut très loin la vague silhouette

D'une bâtisse énorme, ayant des murs très hauts,

Avec un grand donjon muni d'une échauguette,

Des tours, des boulevards, des redents, des créneaux.

Dieu soit loué, de qui l'aide se montre,

Dit-il, car ça marche fort mal,

Et ce n'est pas trop tôt qu'à la fin je rencontre

Ce château féodal !

A juger l'apparence,

Ce doit être habité par un monsieur très chic ;

Aura-t-il de l'essence ?

Voilà le hic !

Donc, vers ce but, il mène sa voiture,

Essayant vainement de presser son allure,

Mais, quand même, et malgré de très nombreux ratés,

Gravissant les déclivités.

C'est ainsi qu'il atteint les premières défenses,

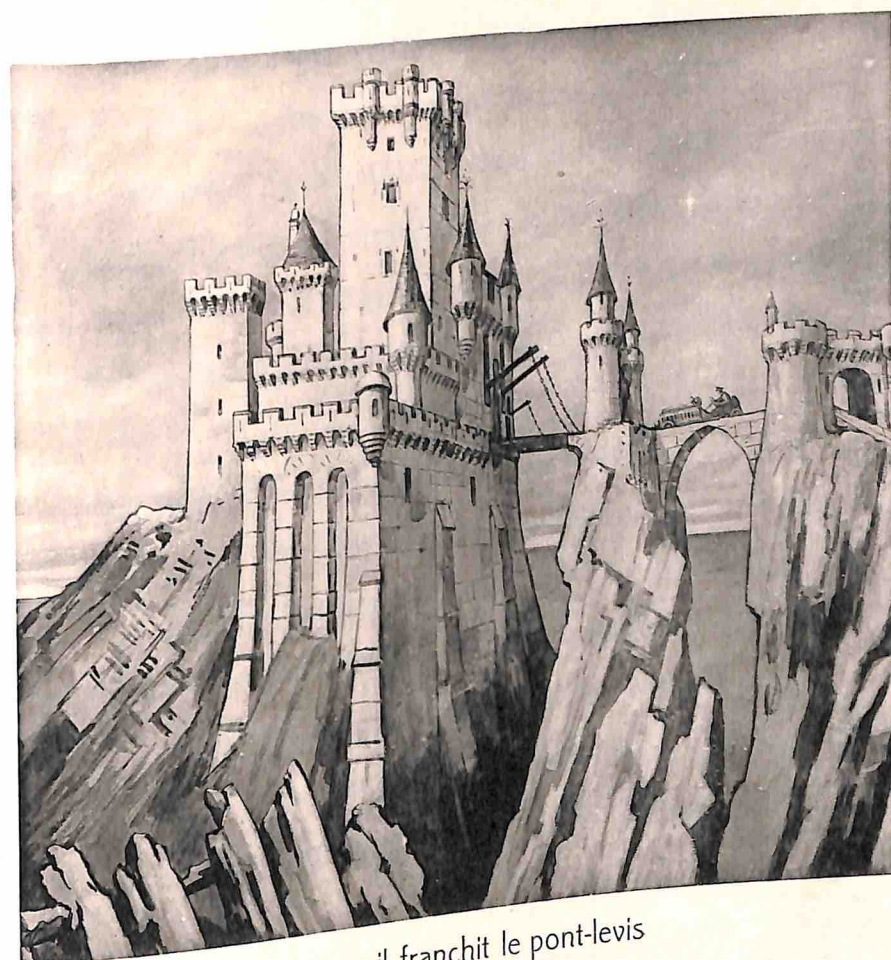
Qu'il longe des fossés pleins d'eau,

Qu'il passe, sans arrêt, devant les dépendances,

Et qu'il traverse le préau !

De la première barbacane,

Dont il franchit le pont-levis,
Il passe à la poterne, espèce de chicane,
Aux abords défendus par des machicoulis ;
Puis il parvient au porche
Béant, seigneurial, aussi sombre qu'un four,
Mal éclairé par une torche
Qui brûle, au loin, sans y faire le jour.
Mais, hélas ! c'était là que l'attendait la guigne,
Voilà que son moteur rechigne,
Pétarade, se bloque, et puis s'arrête net,
Tandis que la voiture, accrochant au trajet
La torchère enflammée,
Brise son réservoir !
En un instant, une épaisse fumée
Remplit tout le couloir ;
L'essence coule et le feu se propage
De la cave au faîtage,
Dans le château
Privé d'eau !



..... il franchit le pont-levis

Zut ! dit-il, et passant à travers la fournaise,
Aussitôt il détale et, comme un zèbre, il fuit
Dans l'ombre de la nuit,
Trouvant l'affaire fort mauvaise.

Incendier les cœurs,
Passe encore ! Après tout, ils n'ont qu'à se défendre ;
Mais faire tout flamber et s'en aller ailleurs
C'est plus de liberté qu'il n'est permis d'en prendre !
Et tandis qu'il s'enfuit à travers les fourrés,

Le tocsin sonne
Et beugle ses appels les plus désespérés ;
Mais on ne voit personne,
Car les pompiers, au café par hasard,
Cependant que le feu mugit, ronfle et crépite,
En train de s'appliquer une terrible cuite,
N'entendent rien, en jouant au billard,
Et, comme d'habitude, arriveront trop tard !

Las de courir, notre incendiaire,
A bout de force, s'arrêta !
Il était dans une clairière

Que tout d'abord il inspecta ;
 Il fit le tour, et quoique sans lanterne,
 Il découvrit une caverne
 Dont le couloir
 Était si noir
 Qu'il était défendu d'y rien apercevoir !
 Mais bientôt commençaient à luire
 Les premiers rayons du matin,
 Grâce auxquels il put s'introduire
 Dans ce terrier, comme un lapin !

Là, vivait un ermite ;
 Enkylosé, moisi, véritable termite,
 Vivant, est-ce bien vrai, plutôt ne vivant plus,
 Mais respirant à peine, immobile, perclus.
 Il paraissait d'un certain âge...
 Et n'avoir guère plus aucun membre en usage ;
 Mais l'œil était encor perçant
 Sous la paupière lourde,
 Et quoique l'oreille fût sourde,
 On sentait un esprit qui n'était point absent.

« Mon fils, dit le vieillard, comme sortant d'un rêve,
 Je sais pourquoi, sur cette grève,
 En dehors de tous les chemins,
 Tu vins échouer en détresse ;
 Oui, je le sais, dans ma sagesse,
 Moi qui, me retirant loin des plaisirs humains,
 Suis venu dans ce lieu passer des jours austères,
 Pour y sonder les plus ardens mystères,
 Et faire pénitence ! Il est vrai que, depuis,
 Je somnole en cette caverne,
 Y noyant ma vieillesse avec du vieux Sauterne,
 N'ayant pu me résoudre à boire l'eau du puits !
 Mais, sans y prendre garde,
 Je bavarde,
 Et je t'occupe trop de moi ;
 Je vois quelqu'un en désarroi,
 Donc, sans me demander, ou quel est ce jeune homme,
 Si c'est un grand seigneur, et comment il se nomme,
 Mes conseils lui sont tout acquis !
 Va donc par là, là-bas, traverse le maquis ;
 Tu te dirigeras à gauche, puis à droite,

Puis r'à gauche, et verras une vallée étroite.
 Pas d'erreur, au surplus, il s'y dresse un poteau.
 Tu suivras le ruisseau
 En remontant la gorge,
 Et paraîtra bientôt, à tes yeux, une forge.
 C'est là que par les soins d'un très fort constructeur,
 On fait de tous les ustensiles,
 Et surtout des automobiles.
 On y travaille même un plan d'aviateur...
 Mais de ton sujet je m'écarte ;
 Va, mon fils ! prends les droits chemins ;
 Je voudrais du pays te donner une carte,
 Mais ne possède ici que la carte des vins,
 Ordinaires ou fins. »

Réconforté par ces paroles,
 Notre homme prit congé
 Du cénobite âgé,
 Qu'il laissa sommeillant parmi toutes ses fioles.
 Aussi loin qu'il le put,

Il marcha d'une seule traite ;
 Mais nous le voyons qui s'arrête
 Avant de parvenir au but.
 C'est que la marche est rude,
 Il en a perdu l'habitude ;
 C'est pourquoi, bien avant que d'arriver au port,
 Il y renonce, au moins quant à l'heure présente,
 Et, séduit par l'herbe tentante,
 Il se couche et s'endort !
 . . . *Musique : le fin temps*

 Il rêve qu'il parcourt une route infinie
 Qui monte en sinueux lacets,
 Gravissant des coteaux la pente dégarnie,
 Ou bien disparaissant sous de rares bosquets.
 La nature est ensoleillée,
 Les oiseaux charment la feuillée
 Par leur poursuite éparpillée,
 Ou leurs amoureux chants.
 C'est une idylle pastorale,
 C'est une marche nuptiale

Qui sonne dans la cathédrale
Du printemps.

Mais voici venir l'heure où, par sa chaude haleine,
Le soleil fait jaunir les blés.

Voici venir le temps de la moisson sereine
Qui laisse nu le sol sur les coteaux brûlés.

Mais la faucille est pitoyable
A celui qui n'a pas d'étable,
Et laisse à la gent misérable
De quoi glaner encor !

Coutume naïve et touchante
Envers la vieillesse approchante ;
C'est la fraternité qui chante
Messidor !

Puis, c'est le tiède automne à la couleur de rouille,
Aux fraîches brumes du matin,
Quand, de sa frondaison, la forêt se dépouille

Pour saluer encor l'été de Saint-Martin.

C'est la saison des épousailles,
Pendant que se font les semailles,
Et qu'on voit s'envoler les cailles
Sur le déclin du jour.

Ce sont des promesses fidèles,
Qui se figurent éternelles,
Et qui s'envolent sur les ailes
De l'amour !

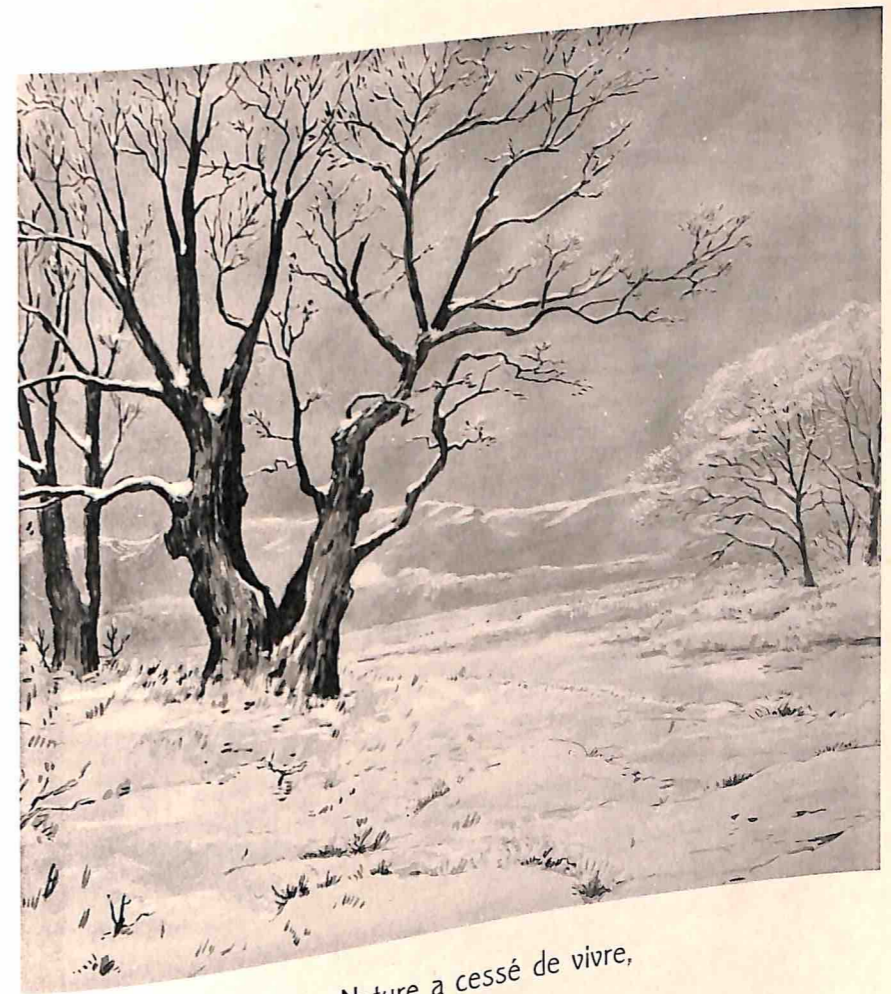
Enfin, quand les frimas, par leur âpre morsure,
Ont attaqué les derniers troncs,
Quand, de son ongle amer, la triste moisissure
A, dans le marécage, écorché les ajoncs,
La bise, pinçant son arpège,
Mène en cadence le cortège
Des oiseaux blancs, flocons de neige,
Qui volètent dans l'air.

(34)

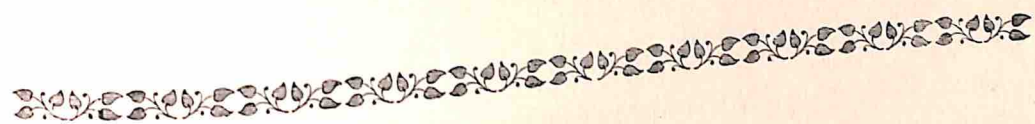
Et lorsque, las de se poursuivre,
Ils se fixent et font le givre,
La nature a cessé de vivre,
C'est l'hiver !...

Laissons-le poursuivant son rêve ;
Pendant le temps qu'il l'achève,
Nous allons faire quelque apprêt
Et remonter notre quinquet.
Prenez donc patience
Si ce spectacle vous séduit ;
Ce qui précède, ayez-en l'assurance,
N'étant que peu de chose auprès de ce qui suit !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



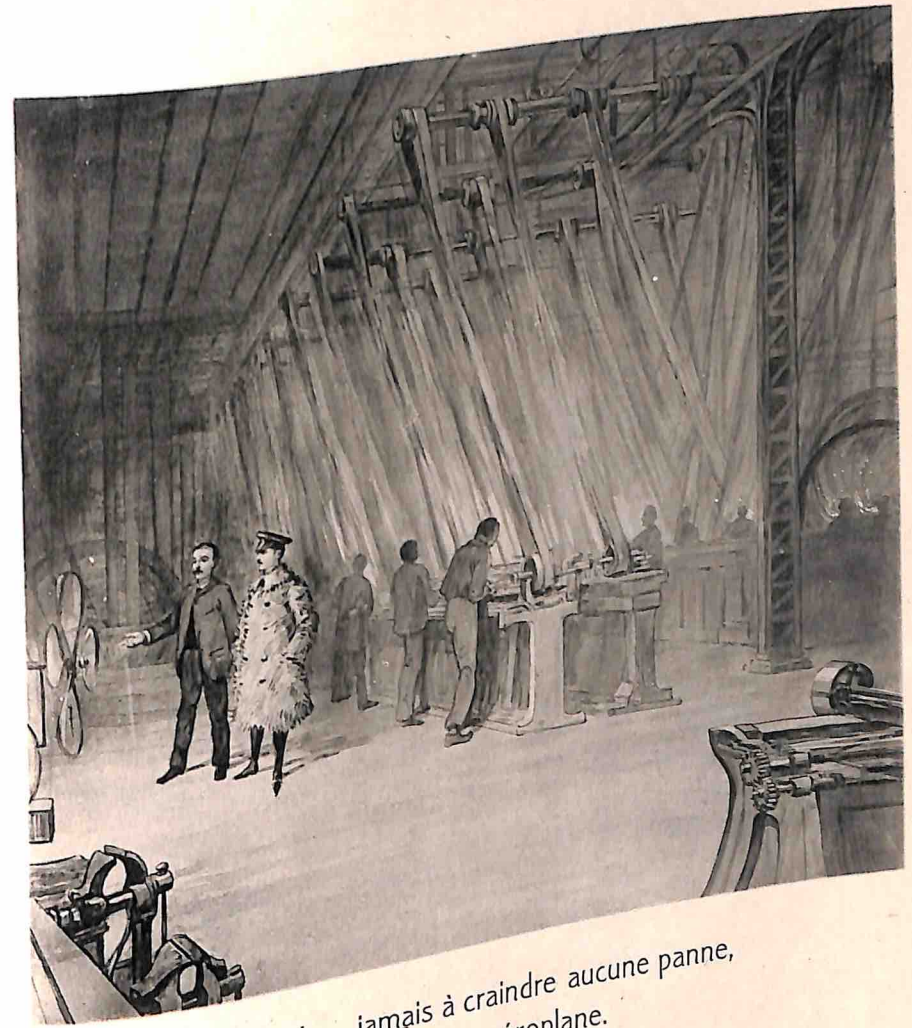
La Nature a cessé de vivre,
C'est l'hiver !



Reposé, bien qu'ayant un peu de courbature,
Fruit du repos passé dans la verdure,
Il reprit son chemin
De bon matin.

Toujours vers le but qu'il convoite
Il marche allègrement ; il tourne sans erreur
A droite, à gauche, puis r'à droite,
Traverse le ruisseau qui sert d'avant-coureur,
Et découvre de loin les halles de l'usine,
Qui, par un noir fouillis de tuyaux vomissants,
Semble être un buffet d'orgue ou bien une cuisine.
Pour éviter les regards des passants,
De tous côtés l'usine est entourée
Par un mur imposant ! Quel mur ! Ah, quel beau mur !
Dans ce tableau, vous distinguez l'entrée,
La seule, et c'est derrière, en un réduit obscur,
Que, cerbère jaloux ainsi que d'une vierge,
La surveillance un concierge.
Pour se faire ouvrir l'huis,

Autant que possible gratis,
Notre homme parlemente,
Et parvenant sans trop d'attente
A fléchir le portier,
Il pénètre dans l'atelier.
Il se fait amener auprès d'un contremaître,
Lui définit le cas, et lui demande à voir
Un véhicule neuf, d'occasion peut-être,
Qu'il puisse emmener dès ce soir.
« Monsieur, le sort vous favorise,
Lui répondit avec franchise
Un ouvrier en casaquin,
Car, pas plus tard que ce matin,
Un modèle inédit, surprenant et certain,
Fut essayé par moi sur plus d'un kilomètre.
C'est merveilleux, je puis vous le promettre.
Tout à la fois robuste, élégant et léger ;
Vous allez, du reste, en juger. »
.....
Voilà !... Jamais à craindre aucune panne,
C'est un auto-aéro-plane.
S'il survient un obstacle, on vole par-dessus ;



Voilà !... jamais à craindre aucune panne,
C'est un auto-aéroplane.

On pousse une manette,
Chacun de ces volants fait une pirouette,
Et comme une alouette
Dans l'air on papillonne, et s'envole !... au surplus,
Vous n'avez qu'à lancer, sans excès d'allumage,
Et vous partez !... Voyez !... C'est ainsi !... Bon voyage ! »

Aussitôt, le voilà qui s'installe joyeux,
Ayant hâte de fuir, au loin, vers d'autres lieux,
Ravi de posséder ce bijou de machine,
Sur laquelle il courbe l'échine.
Mais comment résister à la tentation
D'imiter, dans les airs, le vol de l'alcyon ?
Et, crac, sans autre apprentissage,
Il fait jouer un levier d'embrayage
Qui transforme le mouvement,
Et met en marche les hélices.
Le voilà qui s'envole immédiatement
Et plane ! O suprêmes délices !
Enfin, plus de pavés, cassis ou caniveaux,

Plus de bornes ni de poteaux !
Plus d'agents ni gendarmes,
Ni mortelles alarmes
De leurs procès-verbaux,
Dit-il, et sans tarder, poussant tout l'allumage,
Il monte encor plus haut,
Comme un vol de gerfaut,
Jusque dans le nuage !

Bientôt il le dépasse et parvient à l'éther,
Dans l'immensité bleue, aux limites de l'air ;
Mais le terrestre globe, encor qu'il l'abandonne,
Jette sur lui son ombre à travers l'infini,
Et, dans l'espace rembruni,
Voici la nuit qui l'environne.
Novice aéronaute, il vole prudemment ;
Aussi, par habitude, il allume son phare,
De peur que sans lui crier gare,
Quelqu'astre ne le heurte en un certain moment.
Et maintenant, grâce à l'acétylène,
Il semble un feu follet égaré dans les cieux,

Un ver luisant ambitieux,
Ou bien quelque'immense phalène
Qui dans l'air se promène !

Espace, éther, immensité,
Harmonieux silence,
Ordre immuable, équilibre, beauté,
Vers quoi, téméraire, il s'avance !

Désert mystérieux, confus,
Sereine solitude,
Cycle éternel où ne parviennent plus
Les rumeurs de la multitude !

Mais ces mondes qui semblent morts
Ont pourtant leurs surprises,
Et l'on y voit flotter d'étranges corps
Ayant des formes imprécises !

Ce sont les reines de la nuit,
Aux yeux couleur d'opale,

Ou c'est Phœbé qui se lève sans bruit
Et qui rajuste sa sandale !

Musique Clair de lune

Voici les constellations :
La Grande Ourse, Persée, Andromède, Neptune,
Dansant des variations
Au clair de la lune,
Après avoir allumé leurs falots
Au feu de Prométhée !
Et la salle de danse est sur la voie lactée,
Cette route idéale, exempte de cahots,
Ayant des clous, mais ce sont des étoiles
Qui ne perforent pas les toiles !

Mais la danse s'arrête en un certain moment,
Chaque astre prend sa place et gagne l'Empyrée ;
C'est l'heure où, dans le firmament,
La reine aux cheveux d'or va faire son entrée !
C'est d'abord un atome, un contour imprécis,
Une vague lueur, avec d'autres fondue,



... c'est Phœbé qui se lève sans bruit
Et qui rajuste sa sandale !

Puis une forme nue
Portant un diadème étoilé de rubis,
Dans l'éther vapoureux mollement suspendue.

Au centre du nimbe irrisé,

Qui forme sa seule parure,

Elle passe, pudique, et le ciel ardoisé

S'éclaire aux feux vermeils qu'épand sa chevelure !

Et pendant que sur elle, inquiet, interdit,

Notre voyageur, en extase,

Jette à peine les yeux, sous l'éclat qui l'embrase,

Elle parle et lui dit :

« Oh ! beau jeune homme errant, ici que viens-tu faire ?

Crois-tu pouvoir sonder l'impénétrable sphère

Où, mes sujets et moi, dans l'éther infini,

Dans l'espace éternel où le terme est banni,

Nous gravitons ? Crois-tu que ta prunelle humaine

Soit apte impunément à voir notre domaine ?

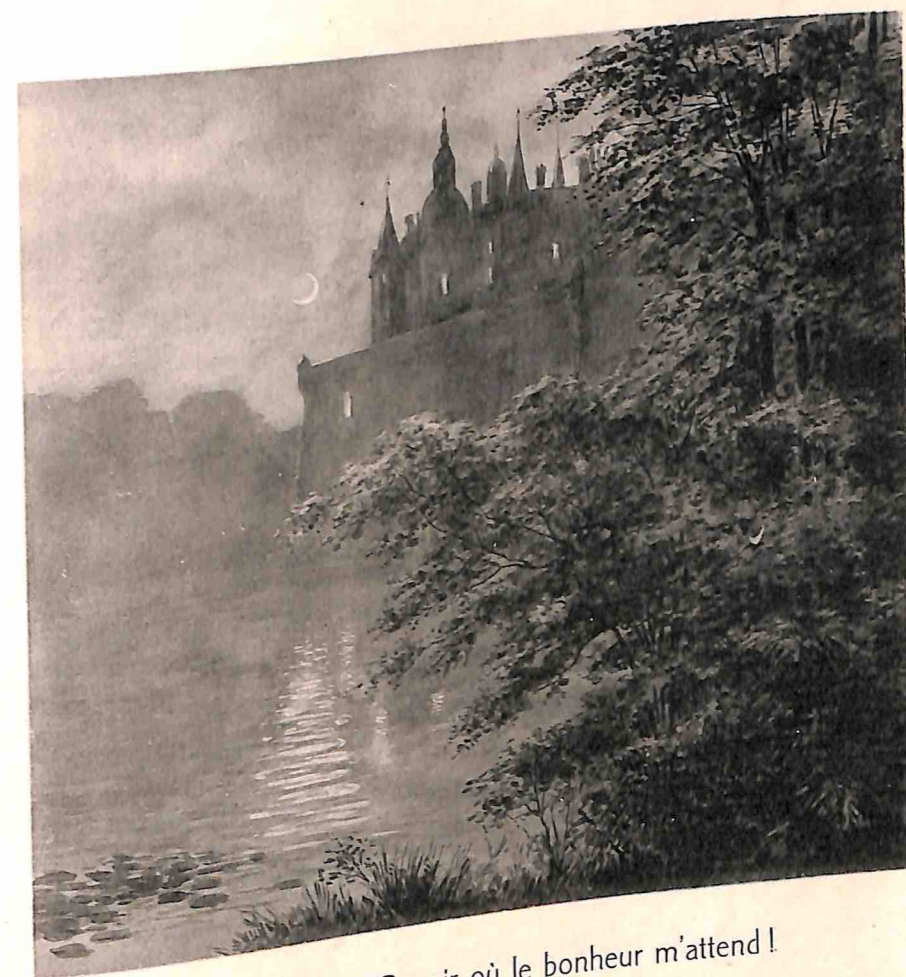
Crois-tu que tes poumons, et ton cœur, et ton sang,

Puissent te faire vivre, ici, dans notre rang ?
 Tu naquis sur la terre, une de mes sujettes,
 La moins respectueuse au milieu des planètes,
 Presque la plus petite ; et moi je la chéris
 Comme une enfant terrible à qui tout est permis.
 Aussi, ton escapade aisément je pardonne
 D'avoir voulu me voir, moi, la Reine, en personne ;
 Mais ce n'est pas ici qu'est pour toi le bonheur,
 Cherche-le sur la terre et non en promeneur
 Poursuivant l'idéal au-delà des nuées !
 Hallucinations d'âmes infatuées !
 Laisse-moi te conduire à l'endroit que je sais,
 Chaumière, c'est possible, ou, peut-être, un palais !
 Y demeure une vierge, humaine et non déesse !
 Elle est mieux qu'éternelle, elle est jeune ! Oh, jeunesse !
 Elle ne connaît rien, et tout son horizon
 Se borne aux quatre murs qui closent sa maison ;
 Aussi, de ton savoir et de son ignorance,

Qui, chacun avec l'autre, à mes yeux se balance,
 Je veux faire une vie, et, te prenant la main,
 T'amener vers l'Amour qui passe en ton chemin !
 Je t'offre, en ce moment, bien mieux que des étoiles,
 Jeune fou qui voulus nous déchirer nos voiles.
 Va, pauvre enfant perdu dont les trop faibles yeux
 N'ont pas été créés à l'usage des cieux ;
 L'homme n'a pas chez nous à chercher l'hyménée,
 C'est sur terre que, sage, il fait sa destinée !

Le voilà ramené,
 Comme un enfant qui fit l'école buissonnière,
 Ayant été quelque peu sermonné,
 Puis rentrant en lisière.
 Malgré la brume, il aperçoit au loin,
 Dans la plaine,
 Le profil incertain

D'un château comparable à ceux de la Touraine.
« Voilà donc le manoir où le bonheur m'attend »
Se dit-il ;
..... Mais, au fond, il pense à la comète ;
Tout bas il la regrette,
Et voudrait à l'instant
Remonter tout là-haut, là-haut, dans le nuage,
Pour en revoir le doux mirage !
Mais comment en garder le plus petit espoir ?
Aussi, devenant philosophe,
Il se raisonne, il s'apostrophe ;
« Où s'égare ma tête?... Allons vers le manoir ! »
Il hésite, il se tâte,
Et, dirigeant ses pas sans grande hâte,
Il descend le coteau,
Traverse la vallée,
Puis s'arrête, pensif, au détour d'une allée
Menant jusqu'au château.
« Est-ce vraiment la peine
D'aller parler d'amour, là-bas, dans ce domaine ? »
Pense-t-il ; et cherchant de vagues compromis,



Voilà donc le Manoir où le bonheur m'attend !

Il rêve, indifférent, sous la lune qui brille,
Et qui doucement éparpille
Des paillettes d'argent sur les flots endormis !

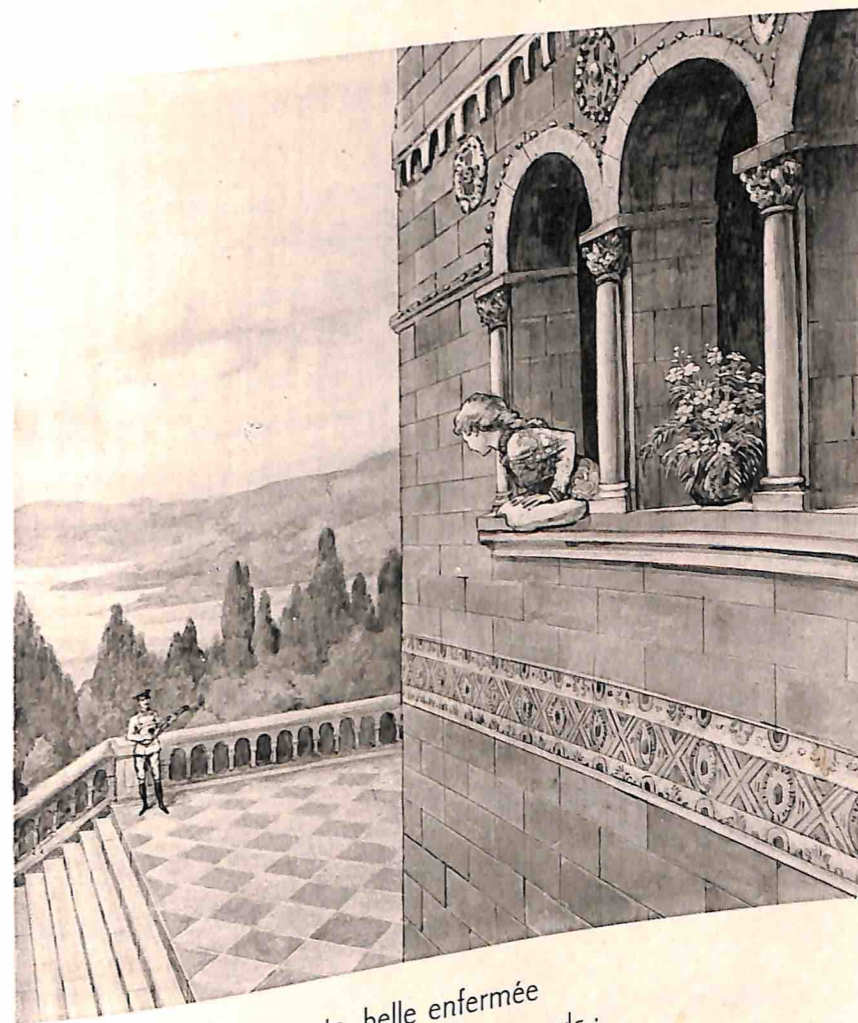
Pourtant, bientôt, visible à peine,
Une vague lueur estompe l'horizon ;
Les bois gardent encor leur ombre noir d'ébène,
Mais quelques fleurs pointent sur le gazon.
L'eau, progressivement, devient couleur d'opale,
Et les coteaux, plus accusés,
Prennent des tons rosés
Sous les reflets montants d'une aurore estivale !...
Il avance toujours,
Notre rêveur amoureux d'une étoile,
Attendant le moment où, dans les alentours,
Ce qui lui fut promis à ses yeux se dévoile.
Mais, sous le clair soleil,
Dont la première flamme, à l'instant échappée,
Vient le frapper au cœur ainsi qu'un coup d'épée,
De la beauté terrestre il comprend le réveil.

C'est là, s'exclame-t-il, là-bas qu'est une femme,
Non plus un météore à la trompeuse flamme !
Sans me connaître, elle m'attend,
Et moi, je la désire autant que je l'ignore !
Merci, soleil, si mon cœur hésitant
Se ranime à l'amour pour avoir vu l'aurore !

AUBADE

Écoute ! ô belle enfermée
Que devinent mes regards ;
Tu seras la plus aimée,
Sois sans crainte des hasards.
J'encadrerai ton visage
D'une parure en feuillage ;
Je mettrai sur tes cheveux
La couronne la plus belle,
Avec des fleurs d'asphodèle
Et des lisérons bleus !

Demeure, ô jeune endormie
Que réveille ma chanson ;
Entends-là comme une amie,
Sans l'effleurer d'un soupçon.



Écoute, belle enfermée
Que devinent mes regards ;

Qu'elle sonne à tes oreilles
Comme un bruit de vol d'abeilles ;
J'aurai, pour l'accompagner,
Une harpe aux tons suaves,
Avec quelques flûtes graves,
Si tu veux la signer !

Parais ! ô douce ignorante,
Qui rêve sans entrevoir
Pourquoi son âme souffrante
Est incrédule à l'espoir !
Pendant que tes lèvres roses
Se murmureront ces choses,
Les miennes, sans s'excuser,
Te frôleront les épaules,
Faisant frissonner les saules
Par le bruit d'un baiser !

A ce refrain d'amour, fatal est l'épilogue.
Sans s'en froisser elle le trouva doux,
Et voici notre amant, près d'elle, à ses genoux,
Qui lui termine son églogue.

« Enfant, écoute-moi ! D'un pays de splendeur,
Désabusé, j'arrive, et, devant ta candeur,

O fraîche vision, en face de ton charme,
 Je ne retrouve rien qui mérite une larme.
 Ne cherche pas comment j'ai trouvé ton chemin ;
 Le sens t'échapperait de ce mystère humain !
 Ton âme ignore tout, c'est moi qui vais l'instruire ;
 Elle épèle des mots que, seul, je peux traduire !
 Quelle est-elle ton âme, et quels vœux incertains
 Fait-elle à la saison des vaporeux matins ?
 Viens ! je saurai trouver la forme de son rêve,
 Et, sur l'arbre, cueillir le fruit qui perdit Eve !
 Viens ! sans te demander par quels enchantements
 Se reproduit la vie et naissent les froments !
 Viens ! nous déchiffrerons cet éternel problème,
 J'y mettrai ma science et toi ton cœur... Je t'aime !... »

Et le conte est fini !
 Ou presque... On ne peut, sans conclure,
 Rester sur cette conjecture,
 Et partir en catimini.
 A toute fable il faut une morale...

Nous allons, en effet,
 Présenter à vos yeux une superbe salle
 Où, pour le mariage, est dressé le banquet.
 Sur une table unique,
 Mille couverts et plus,
 Un menu pantagruélique,
 Chef-d'œuvre d'art, gravé par Luc-Ullus !
 Devant ces pièces les plus rares,
 Les invités, même les plus ignares,
 En reconnaissent l'artisan,
 Jugez-en :

- Potage bisque ou printanier —
- Carpes de la Dordogne —
- Perches et truites de l'Allier —
- Escargots de Bourgogne —
- Volailles de Paris,
- Sauce à la financière —
- Escalopes de ris —
- de veau, pois jardinière, —
- Château Margaux ; Corton ;
- Rôtis en casserole. —
- Aspic de Mirandole. —
- Volnay, Brame-Mouton ;
- Salades politiques. —
- Glaces antiseptiques —

Je m'arrête : A coup sûr, en entendant ainsi
Ce menu fabuleux, vous vous dites : « Ici,
Quelle est donc cette gloire inconnue et locale ?
Quel est ce moderne cordon
Bleu, vert, orangé, rouge, ou mauve, ou céladon ?
Est-ce Trimalcyon ? Est-ce Héliogabale ?
Ne cherchez pas si loin. Il se nomme Didon !

On mangea, Dieu sait comme !
On but de quoi jeter à terre plus d'un homme !
Bref, on fit durer le festin
Jusqu'à fort tard dans le matin,
Où chacun s'en alla, d'une marche peu sûre,
Réveiller son cocher
Ou lancer sa voiture
Pour aller se coucher !
.....

Et, dans les toiles,
Rêver d'étoiles,
Ou bien, chacun suivant son goût,
De rien du tout.



Nous vous disons : bonsoir ! sur une apothéose !

La voix des Etoiles

très lentement

ppp

arpège

pp

zali

multo legato

ppp

molto zali

ppp

f de da...

Et maintenant, si j'ose
Implorer parmi vous des applaudissements,
Pardonnez si, parfois, quelques allongements
Vous ont rendu l'esprit morose.
C'est comme on peut qu'on fait ;
Et pour finir par un ultime trait,
Nous vous disons : Bonsoir ! sur une apothéose !

CHŒUR FINAL

*L'amour est un fils de la Terre
Et non des espaces lointains.
C'est parmi nous, chez les humains,
Qu'il dévoile son doux mystère.*

*Où vont, épris de leur chimère,
Les chercheurs d'obscurs lendemains ?
L'amour est un fils de la Terre
Et non des espaces lointains !*

*Qu'un sage ou qu'un savant austère
Poursuive des buts incertains,*

*Il se venge de leurs dédains
En charmant la vie éphémère !*

L'amour est un fils de la Terre !...

*Homme, regarde avec tes yeux,
Non au-delà de tes prunelles.
Les oiseaux seuls ouvrent les ailes ;
Les étoiles sont pour les cieux.*

*De ton origine oublieux,
Tu veux des choses éternelles !
Homme, regarde avec tes yeux,
Non au-delà de tes prunelles.*

*C'est dans l'Olympe que les Dieux
Ont des compagnes immortelles.
Moins superbes, mais plus fidèles,
Ici, nos vierges valent mieux.*

Homme, regarde avec tes yeux !
